

Pour accroître son amertume, ou peut-être pour gagner un peu de temps, il cherche sur ce mouchoir les initiales brodées du nouveau nom de sa fille, et il trouve à la place le nom entier de la pauvre morte : *Faustina*. Presque en même temps une voix douce, la propre voix de la femme qui l'avait tant aimé, lui dit timidement :

— Je suis là.

Retenu par une foule d'anciens sentiments qui reflleurissent dans son cœur, il n'est pas prompt à s'avancer, et la voix répète plus fort :

— Je suis là !

Dans l'entrebaillement d'une porte qui s'est ouverte sans bruit il aperçoit sa propre vision mélancolique, l'image de Faustina pâle et amaigrie comme dans la maladie qui l'a emportée, mais rajeunie, embellie par la mort.

Ah ! comment Marcantonio pourrait-il résister à ce coup ? Il sent qu'un frémissement l'agite de la tête aux pieds et qu'un frisson doux, peut-être un flot de pitié, court dans ses veines pour les épurer. Il a fermé les yeux et, qui sait ? peut-être a-t-il ouvert les bras sans s'en aviser, car il sent sur sa poitrine le poids d'un corps délicat, et sur ses lèvres, le baiser de la chère morte.

Il rouvre les yeux et ne dit rien. Tant que dure cet enchantement, il ne pourrait parler, même s'il en avait la volonté. Mais pourquoi parler quand il pleure ?

Pleure, Marcantonio, tes vieilles larmes payent tous les gémissements de ta fille. La pauvrete, dont le pâle visage est arrosée de cette pluie bienfaisante, sourit en disant avec une tendresse émue :

— Père, ne pleure pas ainsi !

Ne l'écoute pas, Marcantonio ; laisse tomber tes larmes sur le visage de ta fille ; sois en certain, elles lui sont douces.

VIII

OU L'ON PARLE DE LUI

Marcantonio essaie de sourire à sa fille, il la regarde jusqu'au fond de ses yeux où nage la divine joie du pardon obtenu ; il caresse ses joues décolorées par la souffrance et ne sait encore que lui dire.

— Je suis là, murmure Serafina, avec la voix de sa mère. Ce